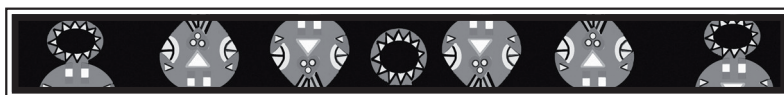


SOUS L'AILE DE L'ANGE

Yves-Daniel Crouzet



Comme pour la première nouvelle de l'anthologie, la place de ce récit s'est imposée très rapidement. Il y a trop de France pour un texte africain, trop de République de Guinée pour un texte européen : il était intéressant de confronter les univers.

Cette nouvelle est à la charnière de l'anthologie, elle est aussi à la charnière des mondes, tant dans le passé que dans le présent. Les faits rapportés sont réalistes, à défaut d'être réels, et c'est encore une dichotomie flagrante : les Français ne sont plus tellement nombreux à savoir ce qu'est concrètement une guerre, tandis que tant d'Africains ne le savent que trop.

L'auteur n'a pas choisi de parler des enfants-soldats, qui sont estimés à environ trois cent mille dans le monde dont plus d'un tiers en Afrique, mais j'ai quand même envie de profiter de ces lignes pour leur accorder quelques pensées. Il y en a sûrement dans les armées évoquées dans ces pages.



Sans doute avez-vous déjà entendu cette histoire ou, tout au moins, une qui lui ressemblait. C'est l'histoire d'une rencontre improbable avec un homme qui surgit au moment précis où un groupe d'individus se trouve confronté à une difficulté insurmontable et qui, miraculeusement, résout celle-ci avant de disparaître, comme il était venu, sans attendre ni remerciements, ni dédommagements.

C'est arrivé à mon père avant moi et c'est probablement, aussi, arrivé à quelqu'un de votre entourage.

Ce récit, il me l'a raconté une bonne vingtaine de fois sans que je lui prête une attention autre que discrète. Je le connais pourtant par cœur.

Ça s'est passé dans la haute Ardèche. Il faisait très chaud en ce mois d'août 1954 et la moissonneuse-batteuse que son employeur avait louée à prix d'or venait de tomber en panne.

Peut-être le moteur de l'engin avait-il simplement chauffé, ou alors ne s'agissait-il que d'une panne mécanique mineure ? Toujours est-il que l'encombrante machine s'était immobilisée au milieu d'un champ de blé et que les suggestions confuses et contradictoires du conducteur et de la demi-douzaine de paysans rougeauds qui entouraient le mastodonte pétrifié ne parvenaient pas à lui insuffler le moindre souffle de vie.

« L'a sûrement coulé une bielle, disait l'un.

— Penses-tu ! répondait l'autre. J'parie qu'c'est l'joint d'culasse.

— Y'a p't-être plus d'essence, suggérait un troisième en se frottant, d'un ongle noir, sa joue rugueuse comme du papier de verre.

— Saleté de machine américaine ! jurait le quatrième, qui était aussi le propriétaire du champ. Comment qu'on va moissonner mon blé, maintenant ? »

Quant à mon père, dont la tâche consistait à ratisser la paille laissée derrière la moissonneuse, il était jeune à cette époque. Il restait donc un peu à l'écart du groupe et se contentait d'écouter ses aînés, appuyé sur son grand râteau en bois.

Alors qu'en dernier recours les paysans envisageaient d'aller chercher le forgeron du village, ce qui dans ces campagnes se rapproche le plus d'un mécanicien, apparut un homme portant un baluchon sur l'épaule. C'était un grand type tout maigre, au visage buriné et émacié, qui tenait dans la main droite une grosse canne dont il semblait pourtant n'avoir nul besoin. Il était vêtu d'un pantalon trop large, retenu à la taille par un bout de ficelle, d'une épaisse chemise à carreaux et d'un long manteau en gabardine blanchis autant que ses croquenots par la poussière du chemin.

Les hommes ne l'aperçurent que lorsqu'il fut près d'eux.

« Bien le bonjour, messieurs ! s'exclama-t-il d'une voix grave, dont l'accent attestait qu'il n'était pas du coin et, sans doute, pas du pays. Vous avez un problème ? »

En temps normal, ceux qu'il apostrophait ainsi n'aimaient pas beaucoup les étrangers et encore moins les vagabonds. Mais, tout à leur préoccupation du moment, ils se tournèrent vers lui et l'un d'eux dit simplement : « C'te garce de machine est tombée en panne, nom de Diou ! Et il nous reste encore plusieurs hectares à moissonner !

— Ne blasphémez pas ! » s'exclama sèchement l'étranger.

Puis, avant que quelqu'un ait pu répliquer, il déposa son ballot et son bâton à terre et s'avança d'un pas souple vers la moissonneuse-batteuse dont les capots de tôle étaient relevés de chaque côté de l'imposant moteur.

Les paysans s'écartèrent sans mot dire devant l'inconnu qui grimpa sur la roue avant de l'engin, et disparut à moitié à l'intérieur de celui-ci.

Ils l'entendirent farfouiller et murmurer tout bas dans une langue inconnue. Enfin, après quelques minutes, il se redressa.

« Montez, dit-il en s'adressant au conducteur, et essayez de démarrer maintenant. »

L'intéressé grimpa aussitôt dans sa cabine et appuya sur le contacteur. Le moteur toussota doucement, émit quelques râles, hésita, puis finalement démarra en pétaradant.

L'étrange personnage descendit alors tranquillement de la roue et récupéra son baluchon, ainsi que son bâton. Son visage d'indien demeurait impénétrable et ne révélait aucun signe de fierté ou de satisfaction.

« Ben ça alors ! dit le conducteur depuis sa cabine.

— Boudiou ! grommela le propriétaire du champ.

— Bonté divine ! » dit un paysan plus inspiré.

Ils restaient tous estomaqués par le prodige accompli, comme pourraient l'être des enfants devant les tours de prestidigitation d'un magicien de cirque ambulante.

Un curieux silence s'établit, que personne ne rompit avant que mon père n'ose s'approcher de l'étranger.

« Vous voulez boire un coup ? demanda-t-il un peu maladroitement en lui tendant un litron en terre cuite. Vous l'avez bien mérité !

— Ça c'est sûr ! » s'exclama un autre en se grattant la tête sous son béret et en arborant une expression incrédule sur son visage recuit par le soleil.

L'étranger, toujours impavide, se tourna vers mon père et ne répondit pas. Dans ses yeux bleus légèrement obliques de curieuses flammes paraissaient couver. Elles parurent tout à coup s'aviver lorsque, d'un geste incroyablement rapide, il leva sa canne et en fendit l'air en direction du jeune garçon qui, un jour,

deviendrait mon père. Avant que ce dernier n'ait pu esquisser le moindre geste de défense, le bâton noueux frôla son épaule et vint écraser, au terme de sa trajectoire, la tête triangulaire d'une vipère qui se glissait vers ses sabots.

Pétrifiés, tous les hommes regardèrent les ultimes convulsions du serpent sur le sol.

« Non, merci ! Je ne bois pas le sang de la terre, dit l'inconnu comme si rien ne s'était passé.

— Co... Comment avez-vous fait ? balbutia mon père d'une voix rauque sans qu'on sache très bien s'il parlait de la réparation de la moissonneuse-batteuse ou du serpent.

— J'ai juste *écouté* ce que murmurait le vent, mon garçon, répondit l'homme en le fixant avec une étrange intensité. Rien d'autre. Juste écouté le vent... »

En guise de salut général, il eut un bref mouvement de la tête et puis, sans un mot de plus, il reprit sa route.

Mon père devait me dire bien plus tard, lorsque j'eus atteint l'âge d'homme, que ce bref regard avait semblé sonder son âme bien mieux que ne le ferait jamais aucun curé et que, devant cet inconnu il s'était brusquement senti nu et vulnérable comme un enfant qui vient de naître.

Toujours muets, les paysans regardèrent l'étrange personnage disparaître dans une courbe du chemin.

« C'est d'la sorcellerie, grogna finalement l'un d'eux en crachant par terre et en se signant par trois fois.

— C'est sûr ! s'exclama un second.

— P't-être bien les gars ! répondit le propriétaire du champ, plus pragmatique, mais en tout cas, la moissonneuse fonctionne à présent ! Alors je me moque bien de savoir s'il s'agit de l'œuvre du diable ou bien de celle du Bon Dieu : on va s'remettre au boulot vite fait et finir de récolter mon grain ! »